

frais de fanage et de dissémination. Cependant il n'y a pas beaucoup de comparaison à faire sous notre climat entre le fourrage vert et le fourrage sec. Pendant une moitié de l'année, il nous faut du fourrage vert et du fourrage sec, et l'autre moitié seule fournit du fourrage vert consommé soit à l'étable soit sur place. Cependant tout n'est pas avantageux dans la consommation du fourrage vert à l'étable. Ainsi ce mode exige des bâtiments spacieux, bien éclairés, bien aérés, plus coûteux que ceux que l'on possède généralement. Ce ne serait certainement pas un mal, si l'on introduisait quelques améliorations dans la construction de nos bâtiments, nos animaux n'en seraient que mieux, et ils s'entreprendraient dans un meilleur état de santé. Mais tous les cultivateurs ne possèdent pas les moyens de refaire leurs bâtiments et les déboursés nécessaires; même dans le cas où l'on reconnaîtrait les avantages de la stabulation complète, ils s'opposeraient longtemps à l'introduction de cette méthode. De plus les frais de main d'œuvre sont de beaucoup augmentés, puisqu'à chaque repas on est obligé de transporter du champ aux étables les fourrages nécessaires, et cela entraîne des dépenses d'autant plus fortes que les champs sont plus éloignés et le nombre d'animaux plus grand. De sorte que ce mode d'exploiter les prairies naturelles ne peut se faire avantageusement que quand les fourrages sont assez rapprochés des bâtiments.

On a fait, à la vérité, un reproche à ce mode de consommation, relativement à la santé des bestiaux, en disant que l'état stationnaire et sédentaire dans lequel on les retenait continuellement étant contre nature, il devait en résulter des indispositions plus ou moins graves.

Sans vouloir prétendre ici que l'excès du repos ne puisse pas être suivi d'inconvénients sous le rapport de la santé, et en observant seulement qu'on attribue souvent au régime sédentaire des effets fâcheux dont le défaut du renouvellement de l'air est ordinairement la cause principale, sinon l'unique, et que nous paraissent prouver de très longs séjours des bestiaux dans les étables, sans le moindre affaiblissement de leur santé, dans les pays froids comme le nôtre, et partout où on ne laisse pas perdre à l'air les qualités indispensables aux fonctions vitales, et ce que prouvent surtout l'abondance de lait et l'embonpoint qu'on obtient toujours en ce cas, avec une suffisante provision de nourriture saine et convenable, avec un air renouvelé, nous remarquerons qu'il est facile de prévenir le mal qu'on pourrait avoir à redouter, en ménageant, près du séjour habituel des bestiaux soumis à ce régime, un clos commode et spacieux, où ils s'exerceraient au besoin, et respireraient un air pur, surtout pendant qu'on ouvrerait les étables; et nous ajouterons que cette ressource doit toujours exister dans toutes les administrations de bestiaux bien entendues, lorsque la disposition du local ne convient point.

Les principales précautions à prendre relativement à l'administration du fourrage en vert aux bestiaux retenus à l'étable, consistent : 1^o. A ne point faucher les plantes lorsqu'elles sont trop aqueuses encore, ou chargées d'une grande humidité par l'effet de la rosée ou de la pluie, parce que l'excès d'humidité peut donner lieu à des accidents graves, comme nous avons déjà eu occasion de le remarquer. 2^o. A prévenir leur fermentation, en les disposant à couvert, en couches minces, et en les remuant de temps en temps. A les administrer aux bestiaux avec réserve, surtout en commençant à leur donner peu et souvent, et à les intercaler avec quelque nourriture sèche.

L'herbe des prairies est alors fauchée toutes les fois

qu'elle a atteint une certaine hauteur, soit 10 à 12 pouces. On attend ce développement afin que le râteau puisse saisir les tiges. On peut ainsi faire trois à quatre coupes sur le même champ, pendant l'été.

Du fauchage des prairies, à l'époque de la maturité de l'herbe, pour être convertie en foin par le fanage.

La conversion de l'herbe des prairies en foin, par l'opération du fanage à l'époque de la maturité, est la pratique la plus universellement suivie à l'égard de cette herbe, qui est beaucoup plus rarement consommée en vert, soit sur la prairie même, par l'exercice du pâturage, soit à l'étable, quoique ces deux dernières manières de la consommer soient plus naturelles.

Le foin est généralement moins profitable aux animaux à quantité égale, que l'herbe consommée en vert, parce qu'indépendamment de l'eau de végétation qui s'évapore lors de la dessiccation, et dont ils profiteraient, il s'exale aussi, quelques précautions que l'on prenne, une portion assez considérable de son arôme, qui se volatilise, comme il est facile de s'en convaincre par l'odorat, et qu'il est d'ailleurs exposés encore à d'autres déchets et à des altérations plus ou moins considérables.

Cependant, d'une part, l'impossibilité de faire consommer en vert toute l'herbe des prairies par les bestiaux, et de l'autre, la nécessité de réserver, pour la saison d'hiver, une ample provision de nourriture, jointes à l'utilité de procurer en tout temps aux animaux de travail un aliment moins relâchant et plus fortifiant, sous un moindre volume, doivent nécessairement déterminer à convertir en foin une forte partie du produit des prairies.

Toutes les opérations qui concernent cette base essentielle de la nourriture de nos bestiaux, sont, sans contredit, des plus importantes en économie rurale, et méritent une attention particulière.

Nous allons les considérer sous les rapports du fauchage, du fanage, de l'emmenlage, du bottelage, de la conservation et de la consommation; et nous terminerons par quelques observations générales sur le regain.

DU FAUCHAGE.

Le point le plus important de tous à saisir, lorsqu'on veut convertir l'herbe en foin, est celui de la maturité convenable pour faucher, et c'est néanmoins celui sur lequel on se trompe le plus grossièrement dans la pratique ordinaire.

On prend communément le mot *maturité* dans son acception rigoureuse, et l'on attend conséquemment, pour mettre la faux dans les prairies, que toutes les plantes ou la majeure partie au moins, soient arrivées au dernier terme de la fructification.

Il résulte invariablement de cette méthode abusive, beaucoup trop commun, des conséquences les plus fâcheuses pour la qualité du foin, pour la qualité de la terre, et, par une suite nécessaire, pour l'intérêt du propriétaire.

La maturité complète, c'est-à-dire la perfection des semences d'une plante quelconque, ne s'exécute jamais qu'aux dépens des tiges et des feuilles qui sont destinées à y concourir, et qui charrient et élaborent la substance nécessaire à ce grand œuvre de la nature, laquelle, à cette époque, s'occupe bien moins de la conservation des individus que de la multiplication des espèces.

Ces tiges et ces feuilles, dépouillées ainsi de la substance muqueuse qui les rendait si nutritives au moment de la floraison, et dont elles n'étaient que les élaborateurs, se